

L'ouvrage de MM. Millet et Sannier est une étude ethnologique d'une petite région du nord-est du Finistère, architecturalement riche, et remarquablement intéressante, et l'on pourra peut-être reprocher à l'auteur du présent compte rendu d'avoir insisté sur les déficiences de ce travail, en particulier dans l'analyse des bâtiments. On peut espérer que les auteurs se verront encouragés à poursuivre leur travail, et que, dans l'avenir, ils publieront le volume plus ambitieux que la région mérite indiscutablement. Il existe de nombreux exemples d'études détaillées, en particulier dans les îles Britanniques, qui pourraient leur servir de modèle<sup>22</sup>. Il reste beaucoup à faire, notamment à inclure plus de données concernant les communes plus pauvres de la partie méridionale du Trégor finistérien.

Gwyn MEIRION-JONES (traduction de l'anglais par Patrick GALLIOU)

Jean-Yves ANDRIEUX (dir.), *Arthur Regnault architecte (1839-1932). La Quintessence de l'art sacré*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Département d'Ille-et-Vilaine, 2011, 253 p. ill. n. b. et coul.

Arthur Regnault a exercé la profession d'architecte à partir de 1865 et jusque dans les années vingt du xx<sup>e</sup> siècle. Il n'a cédé ni aux rationalismes du modernisme, ni au naturalisme de l'Art nouveau et encore moins au fonctionnalisme ou au purisme des avant-gardes, car, si, en 1924, il a eu recours au béton armé pour dresser la flèche de Saint-Hélier de Rennes, il s'est une fois encore inspiré du gothique flamboyant régional. Mais, comme le démontre la monographie dirigée par Jean-Yves Andrieux, son œuvre est bien plus complexe que ce qu'auraient pu laisser prévoir ses prémices favorables au choix stylistique néo-gothique. Il faut dire que ce fut l'architecte de soixante-treize églises, dont près des deux tiers sont entièrement nées de ses projets, même si elles réutilisent parfois des éléments rescapés de la destruction des anciens édifices trop petits ou délabrés qu'elles remplacent. Le troisième tiers se partage entre extensions, adjonctions d'une ou plusieurs chapelles et, souvent, érection d'un clocher-porche ou de parties hautes. Ce fut aussi un lecteur attentif des dix volumes du *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du xi<sup>e</sup> au*

---

22. S'il est un point que les défauts de cette étude mettent en exergue, c'est bien la nécessité, pour les chercheurs, de se familiariser avec les progrès scientifiques accomplis dans les pays voisins. Une vision plus large est nécessaire, et le chercheur, tranquillement établi dans son *petit coin* (en français dans le texte, ndt) appartient à un passé révolu. Depuis 1945, les recherches menées dans les Pays scandinaves, en Allemagne et dans les îles Britanniques ont considérablement fait avancer notre connaissance des manières de vivre traditionnelles, mais aussi les techniques grâce auxquelles on peut les étudier. En France, en revanche, ces études ont pris un retard considérable. Il n'est plus acceptable aujourd'hui de mener un thème de recherche dans une région de petite taille sans s'être familiarisé avec la recherche au niveau international et sans être capable de lire en plusieurs langues modernes. Pour l'étude menée ici, la capacité de lire l'allemand et l'anglais est essentielle, la connaissance du latin étant également utile pour cette période.

*xv<sup>e</sup> siècle* d'Eugène Viollet-le-Duc dont le premier tome fut publié en 1854 et le dixième, la table analytique, en 1868. Avait-il acquis les deux tomes des *Entretiens sur l'architecture* et plus particulièrement le second publié en 1872, où le douzième entretien s'intéressait à « l'emploi simultané de la pierre, de la brique et du fer » ? Il ne semble pas qu'il ait eu recours aux métaux, du moins pas dans ses édifices culturels. Il ne put donc suivre Viollet-le-Duc lorsque celui-ci proposait d'utiliser des grandes poutres de fer, des colonnes de fonte ou de s'inspirer de la voûte en éventail anglaise, la *fan vault*, pour concevoir une ossature métallique portant des voûtains de céramique, de plâtre ou de tôles embouties. Son gothicisme ne le conduisit pas aussi loin. Dans son introduction, Andrieux évoque un rapprochement qui lui semble « irrésistible » avec un autre aspect du génie anglais, avec « la philosophie d'un John Ruskin ». Cette conviction se nourrirait de la connaissance des carnets de voyage de Regnault, dont les dessins montreraient une sensibilité toute ruskinienne à l'environnement, à quoi viendraient s'ajouter, évidemment, les convictions religieuses communes aux deux hommes. Mais Andrieux estime qu'il semble improbable que l'architecte breton ait lu les écrits de l'esthète anglais alors qu'il fallut attendre le tournant du siècle pour que parussent les premières traductions françaises – *Les Sept Lampes de l'architecture* en 1899-1900, *De la Nature du gothique* en 1907 et *Les Conférences sur l'architecture et la peinture*, où se trouve *L'éloge du gothique*, en 1909 –, bien que ce fût dès 1897 que Robert de La Sizeranne ait publié *Ruskin et la religion de la beauté*, un essai de 360 pages. Quant à la foi de l'architecte, elle ne peut être mise en doute, ce qui ne fut pas toujours le cas de celle d'un Ruskin souvent tourmenté. Le catholicisme de Regnault semble être sans problème comme sa vie familiale. Fils d'un médecin, il naquit dans une famille très chrétienne. Son frère aîné Gustave hésita entre la prêtrise et la médecine pour choisir cette seconde vocation, où il excella, son frère cadet Ernest entra à La Roche-du-Theil, dans la congrégation eudiste où il enseigna la philosophie, avant d'en gravir tous les échelons pour en devenir le supérieur. Quant à Arthur, il appartient à différentes congrégations, comme celles de la Sainte-Vierge et de Saint-Vincent-de-Paul et fut fait chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand par le Vatican.

Une part de l'œuvre de Regnault est effectivement néo-gothique, un choix stylistique qui devrait beaucoup à l'influence partagée du *Génie du christianisme* de Chateaubriand et de l'abbé bâtisseur Marie-Joseph Brune, dont « l'ombre tutélaire », comme la qualifie Philippe Bonnet, planerait sur ses premiers projets, tels Bovel, sa première église bâtie en Ille-et-Vilaine, et Chartres-de-Bretagne. Il ne faut pas oublier que c'était le style approuvé par les curés bâtisseurs de la période concordataire, dont les convictions, étudiées par Bernard Heudré, s'opposaient à celui « des nouveaux temples de la société moderne que sont les mairies, les sous-préfectures, les gares, les écoles communales et les fabriques ».

Jean-Yves Andrieux et Pascale Tumoine montrent que la formation de Regnault fut originale : ingénieur de l'École centrale, dont il sortit troisième, il choisit la

profession architecturale après avoir suivi de loin l'enseignement de l'École des beaux-arts de Paris et après avoir « fait la place » chez l'architecte parisien Léon-Armand Darru, architecte de la Compagnie du Gaz, rencontré alors que le Breton y était inspecteur de la fabrication des tuyaux. Darru que le répertoire des *Architectes élèves de l'École des beaux-arts* d'Édmond Delaire, publié en 1907, lui donne pour maître avec Charles-Auguste Questel, le patron de l'atelier où il s'inscrivit en 1861. Il faut rappeler que cet académicien, président de la Société centrale des architectes, fut aussi attaché à la Commission des monuments historiques dès 1840 et que Prosper Mérimée le considérait, avec Viollet-le-Duc et Émile Boeswillwald, comme l'un des rares architectes à qui il pouvait confier une restauration. Avant 1866, année de son retour à Rennes, Regnault poursuivit sa formation chez deux architectes diocésains : Michel Douillard, qui ne le devint cependant qu'en 1871, nommé à Orléans, et Antoine Guérinot, un élève de Viollet-le-Duc, nommé en 1862 à Besançon. Et puis, tout au long de sa carrière, Regnault courut le patrimoine architectural, dont, grâce à un don de son frère aîné, celui de l'Italie, du 2 janvier au 20 avril 1865. Il a laissé douze carnets de croquis couvrant une période comprise entre 1862 et 1882 et rassemblant plus de mille dessins, qu'a comptés Pascale Tumoine. De la Bretagne à la Provence, en passant par la Champagne, la Bourgogne, etc., Regnault partait à la découverte des monuments, essentiellement gothiques et romans.

Il est cependant étonnant de constater que le destin s'est permis une petite facétie, la première œuvre de Regnault en Ille-et-Vilaine n'est ni gothique, ni une église, c'est un manoir et ce manoir est de style néo-Renaissance du xv<sup>e</sup> siècle : il s'agit du manoir de Château-Létard construit entre 1864 et 1870 pour un ami de collège. Il est vrai que quelques fenêtres triflées et une tourelle en surplomb sur l'angle ont un accent médiéval. Il préluait à d'autres architectures civiles le plus souvent privées, qui avec chapelles, presbytères, séminaires, collèges et écoles, catholiques bien sûr, constituent ce que Roger Blot et Andrieux ont baptisé « un florilège inconnu », où, dans la part qui est connue, malgré quelques rares incursions dans un gothique mâtiné de néo-renaissant, comme le manoir de Bois-Minhy, la plupart des réalisations affichent un vocabulaire classique, où les lucarnes à frontons parfois à ailerons succèdent aux fenêtres barlongues aux cadres moulurés, où les murs oublient parfois l'enduit pour la brique néo-Louis XIII.

Quant au gothique des églises, il est étonnant. Celui qu'aima tant Viollet-le-Duc, celui du xiii<sup>e</sup> siècle du domaine royal, n'est jamais utilisé pleinement : un élément fondamental a disparu : l'arc-boutant avec, bien sûr, sa culée. Pour contrebuter les voûtes des vaisseaux centraux, Regnault eut recours à différents dispositifs. Il abandonnait parfois la voûte de pierre de Caen pour des lambris de couverture comme à Clayes, Montreuil-sur-Ille ou Moussé. À Lanrigan, le lambris adopta la forme d'un berceau outrepassé reposant sur quatre colonnes ioniques. Au contrebutement, suffirent souvent de forts contreforts. À Cesson-Sévigné, Étrelles ou La-Guerche-de-Bretagne, il est assuré par des pignons multiples. Regnault

utilisa encore des voûtes d'ogives très bombées, comme à Coësmes ou Médréac. On évoque alors la voûte angevine ou Plantagenêt, mais il ne faudrait pas oublier les voûtes italiennes, celles du gothique florentin de Santa Maria Novella ou de la nef de Santa Maria del Fiore.

Regnault aime les coupoles et les voûtes d'ogives rayonnantes. Mais à l'église Saint-Méen, Sainte-Croix de La Fresnais, il dut se contenter d'un plafond de bois octogonal à caissons, le sol peu stable ne pouvait y porter le poids d'un couvrement de pierre. Son plan, comme celui de Maxent, se réfère à celui de Saint-Vital de Ravenne ou d'Aix-la-Chapelle. Le prototype des églises sur plan centré de Regnault serait Corps-Nuds. Peut-on qualifier cette église de romano-byzantine ? Sans doute, bien que la trompe soit rare dans les édifices byzantins, qui lui préfèrent le pendentif. À Corps-Nuds, le vaisseau central est un carré et ce sont quatre trompes qui soutiennent alors la voûte d'ogives à douze quartiers rayonnants. À Tinténiac, deux voûtes d'ogives octogonales sur trompes se succèdent, l'une aveugle, l'autre illuminée par une tour-lanterne, elle-même octogonale. L'église de Noyal-sur-Vilaine est étonnante. La nef est formée de deux voûtes d'ogives appareillées comme des voûtes d'arêtes triples à cinq cantons rayonnants, de part et d'autre d'une voûte d'ogives centrale à liernes et tiercerons, portée par quatre colonnes, les parties latérales étant composées de voûtes d'ogives à trois quartiers alternant avec d'autres à cinq quartiers. Le périmètre extérieur a alors un aspect ondulant car chacun des deux côtés compris entre porche et abside est composé de onze pans de mur zigzagants. Quant aux coupoles de Lohéac, elles s'inspirent des fameuses « dubes » pyramidales de Saint-Ours de Loches.

L'historien québécois Luc Noppen a étudié les églises canadiennes construites par les prêtres eudistes. Sainte-Marie de Pointe-de-l'Église est bâtie en bois sur un plan demandé à Regnault, inspiré par l'église de sa ville natale Bain-de-Bretagne, une œuvre de Jacques Mellet. Mais ce fut sur le plan initial de Sainte-Jeanne-d'Arc de Rennes que fut élevée à Québec l'église Saint-Cœur-de-Marie avec un clocher à bulbe d'un orientalisme qu'elle partage avec Corps-Nuds.

Il faudrait encore signaler le chapitre rédigé par Grégory Robert qui analyse les conditions économiques souvent difficiles faites aux réalisations de Regnault. Roger Blot estime qu'à une époque où l'on rasait les vieilles églises quelle que soit leur valeur historique ou artistique pour faire plus grand, Regnault a été soucieux du patrimoine. Il a en particulier conservé de nombreux retables anciens, voire y a adapté ses choix stylistiques comme à Coësmes ou à Lanrigan et cela bien qu'il ait été l'auteur de plusieurs autels et chaires à prêcher, des « créations audacieuses », comme les qualifie Denis Chambet. Les quatrième et cinquième parties sont consacrées à la réception et la restauration de l'œuvre et aux sources, en particulier graphiques, avec une contribution sur Corps-Nuds, qui détaille l'état sanitaire de son clocher bulbe. Si huit édifices bénéficient d'une notice de huit à quatre pages, les églises brétiliennes sont présentées, à raison de deux par page, dans un catalogue,

accompagnées chacune d'une notice de six à plus de vingt lignes rédigées par six auteurs.

Une dernière question sur le régionalisme que quelques auteurs signalent. La référence aux clochers finistériens procède-t-elle vraiment de cette doctrine alors qu'elle importe un style qui n'est en rien indigène ? Il est vrai que la distance est deux fois moindre de l'Ille-et-Vilaine au Finistère que de Rennes à Loches.

Jean-Claude VIGATO  
historien de l'architecture

Didier GUYVARC'H, Yann LAGADEC, *Les Bretons et la Grande Guerre*, préface d'Alain Croix, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Images et histoire », 2013, 207 p. ill. n. b. et coul.

Avec 207 pages et plus de 220 documents iconographiques de grande qualité, l'ouvrage *Les Bretons et la Grande guerre*, publié en septembre 2013, vient utilement enrichir la collection « Images et histoire » des Presses universitaires de Rennes. Original par le choix de privilégier l'image, ce beau livre l'est également par son contenu écrit. L'ouvrage n'évoque pas seulement une région historique, la Bretagne, dans la période de la guerre de 1914-1918. Il va beaucoup plus loin, en faisant l'histoire de la Première Guerre mondiale, dans le temps long, de 1914 à nos jours, traitant ainsi de l'histoire et de la mémoire, ou plutôt, comme le précise Alain Croix dans sa préface, de mémoires contrastées, celles de la Basse-Bretagne et de la Haute-Bretagne, celles des villes et celles des campagnes, celles des groupes sociaux et celles des individus. De ce point de vue, l'apport est incontestable. L'éloge dithyrambique, adressé par Alain Croix aux deux auteurs et collègues, Didier Guivarc'h et Yann Lagadec, qui ont tenté une histoire totale des Bretons pendant la Première Guerre mondiale et qui ont entrepris une recherche remarquable sur l'iconographie, est donc, en grande partie, justifié.

Le corps de l'ouvrage, intitulé, « Guerre des images, images de la guerre », de la page 10 à la page 191, est structuré en huit chapitres aux intitulés brefs et percutants : « Défendre la grande et la petite patrie », « Combattre », « Tenir », « Accueillir le monde en Bretagne », « Faire face loin du front », « Sortir de guerre et retrouver la Bretagne », « Commémorer », « Construire et utiliser une image ».

L'ouvrage propose au lecteur des textes, à la fois synthétiques et précis, accompagnant une iconographie abondante et très diversifiée. Car, en effet, c'est bien l'image qui fonde le discours du livre. Les illustrations ont été extraites de collections publiques et privées, civiles et militaires françaises, dont celles de l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ÉCPAD), mais également de fonds étrangers, en particulier britanniques et allemands. La nature des images proposées est étonnamment contrastée. Les cartes postales,